

## Charles-François Landry

---

19 mars 1909	Naissance de Charles-François Landry à Lausanne. Son père est neuchâtelois, sa mère vaudoise. Deux sœurs.
1919-1927	Études au collège classique et cantonal de Lausanne. Il lit avec avidité Alain-Fournier, Gide et Albert Salamin, et fonde une revue étudiante, <i>L'Œuvre</i> .
1929	Landry part de Lausanne pour le Sud de la France. Séjours à Villeneuve-lès-Avignon, Nîmes (où il terminera ses études), Aix-en-Provence. Il débute dans les lettres par un recueil de poèmes, <i>Imagerie</i> .
1930	Landry fait la connaissance d'Yvette Benoît, qu'il épousera.
Novembre 1931- printemps 1932	Premier séjour à Paris.
Octobre 1932	Mariage avec Y. Benoît.
Février 1933- mars 1934	Deuxième séjour à Paris. Difficultés financières, liées à la grande crise de l'emploi, suite aux événements de 1929.
Mars 1934- octobre 1935	Pougnadoresse, à quinze kilomètres d'Uzès, dans le moulin Mercier.
Octobre 1934	Naissance de Claire.
Octobre 1935- février 1936	Atteint de pleurésie, Landry est soigné à l'hôpital d'Uzès.
Mars 1936	Pneumothorax, pratiqué en Suisse. L'industriel et ami des écrivains et des artistes, H.-L. Mermod, en prend la charge.
Été 1936- juillet 1940	Retour à Uzès, où il est admirablement soigné par le docteur Villaret.
Automne 1938	Thoracoplastie, effectuée en Suisse.
Printemps 1939	C.-F. Landry prononce, en Suisse, une série de conférences sur « La campagne française ».
1940	Après l'armistice, Landry retourne en Suisse. La période provençale de sa vie s'achève dans le

bruit des bottes et en compagnie de la maladie qui ne le laissera plus en repos.

Mais quelques consolations littéraires adoucissent cette vie mouvementée: *Diégo* obtient quatre voix au Goncourt, une nouvelle, *Coupe du monde*, est récompensée par le Prix de la Revue suisse romande et Landry reçoit le Prix Schiller (qu'il aura à nouveau en 1944 et 1947).

- Printemps 1941 Le divorce est prononcé entre C.-F. Landry et Y. Benoît. Landry propose de lui acheter la Tour Négroponte à Saint-Siffret (proche d'Uzès), où elle aurait vécu en compagnie d'un chat et d'un géranium!
- 1942 Second mariage, avec Isabelle Gaudin.
- 1943 Prix de la Guilde du livre. Dans la revue *Confluences*, Landry publie un important article sur les problèmes du roman et du romancier.
- 1947 Grand prix littéraire de la Littérature rhodanienne.
- 1949 Naissance de Philippe, dit Pompon.
- 1951 Prix Veillon pour *La Devinaize*, un de ses plus attachants romans.
- 1952 Landry s'installe au château de Glérolles, où il habitera jusqu'à sa mort.
- 1954 Grand prix du roman des Amitiés françaises, qu'il partage avec Gilbert Cesbron.
- 1959 Prix Chatrian.
- 1960 Grand Prix C. F. Ramuz.
- 1968 Prix mondial Paul Gilson, pour *Mon pauvre frère Judas*, oratorio radiophonique. Landry est atteint de la maladie de Parkinson et doit être hospitalisé. Il ressortira très affaibli physiquement, et le docteur Fernand Cardis, qui l'a patiemment soigné, lui prescrit un excellent remède: écrire.
- 23 février 1973 Landry – on ne dit plus Charles-François Landry – meurt à l'hôpital de Vevey où il avait été transporté à la suite d'un malaise.

(Source: *Diégo*.

Le Mont-sur-Lausanne: Éditions Ouverture, 1993)

Charles-François Landry

---

L'Affaire Henri Froment

Roman



Ce sigle était la devise de C.-F. Landry



---

*camPoche*

« L’Affaire Henri Froment »  
a paru en édition originale  
aux Éditions du Panorama,  
à Bienne, en 1963

« L’Affaire Henri Froment »,  
trois cent seizième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le soixante et unième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Jade Krayenbühl,  
de Philippe Landry,  
de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color<sup>+</sup>, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d’Or,  
à Clermont-Ferrand  
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-317-8  
Tous droits réservés  
© 2012 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*À mon vieil ami Gustave Roud  
qui a aimé et qui a défendu  
ce livre, avec mon amitié  
reconnaissante.*



## I

L' ODEUR amère du laurier dominait les autres parfums de la nuit. Froment<sup>1</sup> devinait cependant la fine senteur d'huile de son fusil. Huile et acier. Car l'acier sent. Un bon fusil aura toujours un petit parfum matinal, de train qui a freiné, une odeur d'étoiles ; un rien qui vous donnerait envie de siffler, ou de fredonner. Il fait bon marcher dans les matins du monde. L'air tout mêlé d'eau traîne sur le visage ; c'est comme tous les feuillages de mai qu'on écarterait. Sacrés corbeaux de l'aube ! et leur bâillement nasal !

Il y eut un moustique. Ce n'était pas le moment de se faire découvrir à cause d'un moustique. Froment appuya son arme à une branche assez forte, et, avec des ruses, il ramassa l'air en une poignée dont il se frotta la nuque. Il crut sentir un rien d'humidité, l'équivalent d'une goutte de pluie... Peut-être aussi un tout petit rouleau sur la peau... Le sang et le corps du moustique.

---

<sup>1</sup> L'auteur a tout inventé : les gens, les lieux, les circonstances. Toute ressemblance – même lointaine – avec n'importe quelle autre histoire présente, passée ou à venir ne serait qu'un pur hasard, et le hasard est toujours pur.

C.-F. L.

— Ça y est, je l'ai eu.

L'important pour Froment était de s'être « vengé » du moustique. Pour lui, il n'y avait plus à cet instant que des luttes à mort.

Mais un autre moustique (ou le même) trébucha dans son oreille. Tintamarre argentin, hors de proportion. Froment ne broncha pas :

« Ah! Ah! tu voudrais me faire faire une bêtise... Eh bien! pique-moi tant que tu voudras, je ne bouge plus! »

Il ne se représentait le monde que sous forme de querelles ou d'intentions malveillantes. Il expliquait tout, désormais, par deux formules : On essayait de l'avoir – On ne l'aurait pas.

Quelqu'un passa dans le chemin. Il écouta le bruit des souliers : un homme. Un homme qui traînait les pieds. Froment tourna un peu la tête : il y a toujours des pans d'ombre moins noirs que d'autres, comme des toiles qui créeraient la profondeur de la nuit : c'était une vieille, qui devait avoir mis des souliers d'homme. Elles le font souvent.

Il se demanda s'il pouvait risquer d'être vu, tenant l'affût. Des yeux très accoutumés à la nuit pourraient toujours apercevoir un reflet sur le fusil. Et puis, si abâtardis que soient les hommes, ils ont encore parfois la notion d'une présence. Surtout d'une présence hostile. Froment se disait : Je suis peut-être comme un poste de radio... J'envoie un message, sans que je le veuille.

L'idée l'amusa. Il se détendit. Il décida de perfectionner son camouflage, en ne pensant plus à ce qu'il allait faire. S'il avait continué à chanter au

fond de lui « Je vais tout à l'heure tuer ce salaud »... cela aurait fini par s'entendre. Un chien pourrait se mettre à hurler. Les chiens... Tenir compte des chiens. Tenir compte de tout. Se foutre de tout.

Froment savait ce qu'il allait faire : simplement peser sur la gâchette. C'était une chose si bien arrêtée qu'elle en perdait toute actualité. Ce serait chose faite, avant même d'en prendre conscience. Comme il y a un soleil au ciel. Cela ne se discutait plus.

Il n'avait peut-être jamais été aussi calme de toute sa vie. Jamais aussi hors de question. Quand on est petit, on se cache aussi derrière un buisson de lauriers. On regarde un char, on regarde le cheval baisser la tête, puis la relever, comme s'il avait un col qui le gêne. On sait qu'un homme va revenir, poser le pied sur le marchepied, s'asseoir, et secouer doucement les rênes. On n'aurait pas un instant l'idée d'intervenir dans l'ordre des choses, ni de vouloir que l'homme se presse de revenir. Il viendra quand il viendra, il partira quand il partira.

Il y eut une bête (si c'est un chien, je suis foutu). Mais cette idée n'avait rien d'agaçant. Quand on est petit, on se penche sur le parapet d'un pont : Je crache. Si j'atteins cette feuille qui dérive, j'ai gagné.

— Gagné quoi ? On ne le sait pas. Et puis, le crachat se déchire dans l'air, parce qu'il avait pris de la vitesse. On n'a ni gagné ni perdu. On ne saura rien.

La bête bruyante était un hérisson.

— Tiens, se dit Froment... un hérisson !

À ce moment, il y eut un ronflement de chaise qui traîne un peu sur le plancher. Quelqu'un dans la

chambre s'avança vers la fenêtre, attiré par le bruit. On poussa le volet.

Froment tira, puis fit un bizarre bond qui le rappela une troisième fois à l'enfance, car ce fut le geste d'un garçon qui s'appuie d'une main à une barrière et s'envole. Et déjà il avait disparu dans la nuit, sortant de Challans par le haut.

Et quelque chose en lui chantait, chantait, chantait, chantait à tue-tête, si fort qu'il n'entendit pas les paroles, pendant un bon bout de temps.

Il avait marché très vite, mais sans courir. Croyant qu'il y avait une forte bise, s'il en jugeait au bruit de ses oreilles. Il réalisa brusquement que seul son sang faisait tout ce bruit. L'air était absolument calme.

Alors à ce moment il entendit ce qu'il se chantait :

— Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! Je l'ai...

C'est ça, tuer un homme ?

Alors pourquoi ne pas l'avoir fait chaque jour.

Vite, maintenant vite : Froment mourait de faim.

C'est pour manger qu'il se rendait à son repaire : pour manger. Il ne se rappelait pas trois faims semblables, dans sa vie. Rien d'aussi neuf ! Je vais avoir du saucisson et du pain. Il voyait ce pain : du beau pain, avec une sorte d'hélice de farine pour le décorer. Sacrés boulangers, dites ! Pourquoi font-ils ça ? Ils se doutent donc qu'il pourrait y avoir des gens qui auraient enfin une belle faim ? Une faim qui en soit une. Une faim où les parts sont comme

des bouchées: d'où ce retour de la volute de farine bise, comme une clématite qui se serait enroulée nonchalamment à un bel arbre. Ou du chèvrefeuille. Oh! la douceur printanière jamais remplacée du chèvrefeuille.

Le Paradis était retrouvé.

Sans avoir rien bu, Froment, Henri Froment, était pris d'une ivresse merveilleuse. Des sentiments aussi neufs qu'un matin de Pâques. Quarante-cinq ans, moi? D'abord, on n'a jamais d'âge. On n'a jamais été qu'un pauvre enfant, plus ou moins craintif ou plus ou moins grondé. La vie entière se passe en faux calculs: au vrai, on n'aura toujours que six ou sept ans. Eh bien! cette fois, le petit garçon est plutôt délivré. David a tué Goliath. Avec une fronde. C'est toujours avec une fronde qu'on tue.

« Dis donc, Froment, je l'ai bien eu, hein...! »

Il circulait dans une forêt profonde, demi-courbé, recevant parfois une branche, mais jamais vraiment dans le visage. On fait mille gestes inconscients, qui composent tout un treillis de gestes et qui protègent.

Vite ce saucisson, ce saucisson qui s'épanouira, juste aux limites de sa pelure, révélant un fin hachis de lard blanc dans sa chair rouge... Faut-il allumer une lampe pour le voir?

Mais non: les yeux du cœur voient mille fois mieux. Froment trébucha sur son repaire, ce repaire que dans quelques jours les photographes présenteraient dans des journaux illustrés: une tôle, depuis longtemps recouverte d'un camouflage de terre et de mousse.

— Alors, ce saucisson ! Il vient, ce saucisson ?  
Il l'eut dans la main.

C'est ça, tuer un homme ? Ouh que c'est bon ! Sacré saucisson ! Sacré « Président » ! Fini, le Président ! Encore une bouchée. Plus de Président ! Un cercueil pour le Président ! Je t'avais bien dit, mon vieux, que tu ne connaissais pas Henri Froment. Qu'il y aurait un jour... Encore une bouchée, monsieur Henri Froment. (Qui est-ce qui nous a jamais dit « monsieur » à part nous-même ?)

Mais il ne voulait pas songer à des choses tristes : Je n'ai encore rien bu. Il tâtonna et trouva la bouteille de vin rouge. Avant de commencer « l'ouvrage » {sic}, il s'était acheté une bouteille du meilleur rouge qu'il avait pu trouver. Trois fois le prix d'une autre. Mais il avait des devoirs envers soi. Comme de se dire « monsieur » ; comme de parler de lui en disant « nous ». Il était une équipe. L'équipe de tous les Henri Froment qui avaient été trop brimés, dans la vie. Ils étaient légion.

Aussi : Santé !

Ce vin, loin de le griser, le rendit grave. Il se tenait debout, debout dans la nuit.

Il se taillait des tranches de saucisson. Il entaillait le pain puis arrachait la bouchée. Il se tenait debout, sans se lasser d'être debout, heureux de sentir ses reins : C'est ça être vivant.

— Si Dieu me voit (pourquoi n'y aurait-il pas un Dieu, ce soir ? on était large, bienveillant même, prêt à pas mal de concessions, prêt à laisser vivre autour de soi). Si Dieu me voit, il voit que je ne

demande pas grand-chose: tuer le Président, et manger debout, parce que moi je suis vivant.

» Dis donc, je l'ai eu... C'est vrai, ça, Henri...! Pour l'avoir eu, tu l'as eu...! En plein. Il a levé les bras... Le ou les... Enfin, il a eu un geste... Ça disait bien ce que cela voulait dire...

» Bon voyage. Dommage qu'il n'ait pas su que c'était moi.

» Oh, il l'aura su.

» On dit qu'au moment de mourir, dix ou vingt secondes, même une seconde, c'est comme une journée d'un homme vivant... Vous avez le temps de tout revoir et de tout passer en revue... Eh bien, il aura eu le temps de savoir que c'était moi.

» Là-dessus, bonsoir!

Et Froment se glissa sous la tôle et s'endormit en une minute.



## II

— **T**OC, toc, toc...

» Toc, toc, toc...

Froment rêva qu'il était de nouveau en prison. Le gardien Allaz frappait à sa porte, et lui s'esclaffait.

« Entrez, entrez donc »...

— Toc, toc, toc...

Brusquement Froment se rendit compte qu'il n'existe pas (pas encore) de prisons où les gardiens frappent à votre porte avant d'entrer. Il se releva et donna de la tête contre son plafond de tôle.

— Nom de Dieu – c'est vrai !

Et la vie recommença :

— Toc, toc, toc...

C'était un pic. C'était même un couple de pics, l'un plus proche, l'autre plus lointain : Si l'on me trouve là-dedans, je suis fait... ! Il en sortit, prudemment, consulta sa montre, dans son gilet : quatre heures douze – aperçut le fusil posé sur la mousse : Quand l'ai-je apporté ? (il ne se souvenait pas, mais pas du tout de l'avoir gardé en main). Et puis, c'est malin : le premier con qui cherchait des champignons voyait ce fusil... j'étais pris...

Il cacha le fusil, se mit à manger, debout, comme il l'avait fait dans la nuit, et, sans souci de

logique, il tira de sa cachette une vieille lampe à alcool, un large cerceau d'aluminium sur quoi il posa une gamelle, après avoir été l'emplir d'eau à un ruisselet. C'était le classique matériel du petit campeur.

— Ce n'est pas tout, Henri Froment... Que vas-tu faire? À la vérité, il n'en savait rien. Absolument rien. Hier encore, il était possédé par une nécessité: abattre – et du premier coup – Armand Tontine, président de la commune de Challans. Ce président représentait sa plus vieille fatalité. C'était clair. Si clair que cela cachait tout le reste.

Après...

Après? (Froment avait toujours eu le même geste de la main qui envoie vaguement quelque chose par-dessus l'épaule) après... Il souriait, et répondait finement:

« Allons déjà jusque-là. »

Et voici qu'on était arrivé jusque-là. Il avait pesé sur la gâchette. La balle était partie. Elle avait atteint son homme. Quel geste de poupée il avait eu, Armand, Armand l'incroyable...! Armand qui ne regardait à rien, qui n'hésitait jamais! Qui pensait que les autres « n'auraient qu'à s'arranger »!

— Il a vu...

Mais, pas moins, voilà que désormais on passait à la page suivante, et la page suivante était encore blanche.

Souvent, en prison, Henri Froment avait calculé: Je reviendrai. Je me posterai, pas tout à fait au bout de son jardin, un peu sur le côté. Je serai masqué par le laurier. J'aurai derrière moi les

framboisiers. Ça fait quoi? Douze mètres? Je le descendrai. Et puis, je m'expliquerai. Il faudra bien une fois qu'on sache...

— Tiens! La demie de quatre heures.

Il changea d'idée. Cette cloche claire, qui sonna une seconde fois la demie, c'était Campan... Donc le beau temps allait continuer. Se rendre, par un jour de beau temps? Allons donc! Il y a toujours des mouches dans les commissariats. Et puis on ne vous fait pas boire, alors qu'il y a des gens aux terrasses. Et puis les greffiers s'endorment. Les juges transpirent...! Ah, tout aurait été beaucoup plus facile par la pluie!

Quoique la pluie... La pluie donne une si douce odeur de greniers à la nature entière...

— Ah, voilà mon eau qui bout...

Il y jeta une pincée de thé, qu'il prit dans une vieille enveloppe. C'était un des mille défis qu'il lançait à la vie, à sa vie: J'ai assez bu de café au lait, depuis toujours.

Il détestait le café recuit des prisons, des patronages, ce café qui sent le crucifix et le ceinturon. Et puis, en forêt, le thé prenait un goût de bruyère et de brouillard; il semblait toujours qu'on bût l'odeur un peu désespérée du premier matin.

Ce chaud liquide ramena Froment aux décisions à prendre. Il avait donc des entrailles – Et sensibles au thé chaud – Et boire lui fit éprouver comme une appréhension... Une sorte de préface à la peur...

— Eh bien quoi? Qu'ai-je fait? J'ai descendu ce salaud! Je ne vais pas le pleurer! Ça serait fort!

Oui, mais dans une heure, dans deux heures peut-être, on allait commencer de le chercher, lui, Henri Froment.

Ou peut-être, le cherchait-on depuis minuit déjà.

— Non : s'ils avaient mis un chien sur la piste, à minuit quarante-cinq ils me posaient la main sur l'épaule, alors que je dormais comme un plomb. Ils ne l'ont pas fait.

» Ils ont compris...

» Compris quoi ?

Froment se rendit compte qu'il dialoguait. Compris quoi ? Personne ne comprendrait, sans qu'on le lui explique, que lui Henri Froment avait descendu le dernier des salauds... Personne.

— Tout Challans sait cependant bien que...

» Tout Challans se tiendra hors du bruit. Il n'y aura ni un homme, ni une femme, ni un vieux, ni un jeune, pour dire que depuis quarante ans bientôt, Henri Froment a été volé de tout, de tout, et d'encore plus que tout...

» Personne...

» Donc...

Aussi brusquement que si on l'avait frappé, Froment tressaillit : À chaque minute, ils peuvent venir. Ils sont peut-être à cinq cents mètres d'ici. Ils sont peut-être à trois cents mètres. À deux cents !! À cent ! À cinquante...

Il les vit, il les entrevit... Il y avait du frôlement dans les arbres. Ce fut une affreuse seconde de désarroi...

Il se retrouvait, sans savoir comment cela s'était fait, collé à un fayard, le fusil en main :

— Et si c'est un gendarme, un gendarme que tu n'as jamais vu (il n'aimait pas les gendarmes. Cependant il n'avait aucune haine d'eux, et il savait qu'ils ont des enfants, comme les autres gens, des gosses à joues rouges, des enfants de gendarmes qui pleurent comme les autres)...

Non, décidément, il n'épaulerait pas...

Le bruit suspect venait de la cime des arbres; c'était un frôlement soyeux, rompu de temps à autre par un choc sourd... un arbre cognait dans un autre... Il devait y avoir sur la plaine dorée un mince vent d'été, l'haleine même du bonheur.

— Les gens ne sont pas fous... Ils ne vont pas me forcer à leur tirer dessus...

Il remit ce fusil une fois encore sous la tôle, et s'assit. Et alors il traversa un court moment d'accablement :

— Ce serait plus simple d'aller tout de suite me rendre. Tôt ou tard, j'en viendrai là... Et puis : j'ai maintenant fait ce que je voulais. Si je m'explique, si je m'explique carrément, posément, une bonne fois... que peuvent-ils me donner ?

» Franchement : rien. Si on leur prenait tout, les gens feraient comme moi...

Mais il savait bien que son histoire allait se trouver faussée à la base.

Non pas parce qu'il venait de tuer un homme, six ou sept heures plus tôt, mais parce que, depuis – au fait depuis quand, depuis quel jour de l'enfance, là-bas, tout là-bas au mauvais bout de la lunette, lorsqu'on regarde sa vie – depuis quand est-ce qu'Armand Tontine avait commencé à faire

pleuvoir la déchéance systématiquement sur lui, Henri Froment ? Et une chose s'enchaîne à l'autre, et c'est le tribunal des mineurs, et c'est la surveillance, et c'est la première condamnation, et c'est la deuxième, la dixième et puis... on entre dans le régime feutré des tripoteurs qui font de la politique... L'internement... La porte qu'on ouvre. La porte qu'on referme. Le chat et la souris... Viens mon petit ami... – Nous voulons votre bien... Eh oui...

L'église d'Assertes, paroisse entièrement catholique, sonna la première messe :

— Encore une chose, celle-là... Combien y a-t-il de Bondieux ? Celui des protestants, celui des catholiques, le Bondieu des prisons, le Bondieu des juges, le Bondieu grand format, le Bondieu petit format, celui qui vous donne des vieux bonbons par l'entremise de chattemites sans âge qui veulent vous « repêcher »... Celui qui vous donne des imprimés officiels, parce qu'il est le Bondieu d'État...

— Dis donc, Henri ! Le saucisson va très bien avec le thé sucré. D'ailleurs tout va très bien avec tout...

Froment finit de tout remettre en ordre, comme s'il allait s'installer dans ce camping pour le reste de l'été. Mais il savait qu'il ne reverrait plus cet endroit, qu'il n'y reviendrait plus.

Il procédait ainsi, par petites décisions, faute de pouvoir prendre la grande : Se livrer, ou résister ?

Il emporta le fusil, largement pourvu de munitions. Il le mettrait, pensait-il, avec le lourd pistolet qu'il avait caché, à plus de trente kilomètres de là,

dans un trou de roches, d'une paroi presque à pic... Cela faisait partie d'un autre plan, qu'il caressait certains jours et abandonnait dans l'ombre, d'autres fois. « Si je passe la frontière »... Si jamais il passait la frontière, ce serait sans fusil... Un fusil, c'est un peu trop voyant... Tandis qu'un revolver. (Et pourquoi une arme?)

Froment descendit, à couvert, sans faire beaucoup de bruit, jusqu'au lit de la Braîche. Il n'avait eu besoin d'aucune réflexion. Il agissait comme un somnambule : il ôta ses souliers, retira ses chaussettes, et, de ses pieds très blancs, il tâta l'eau. La pierre était parfois dangereusement glissante. Exigeait la plus vive attention.

Il chemina dans l'eau, portant ses souliers comme des balances à écrevisses. Presque quarante ans plus tôt, il marchait dans la même rivière ; il venait de nouer ensemble ses lacets, comme font tous les petits garçons. Le fusil l'embêtait. Le pantalon roulé jusqu'aux genoux lui rappelait d'anciennes images 1900. Les livres des bibliothèques de prison retardent toujours : les bienfaiteurs, les *généreux bienfaiteurs*, ne donnent que du rebut de grenier.

Pourtant, c'est en lisant de très dérisoires aventures qu'Henri Froment s'était formé le petit bagage de recettes qu'il appliquait ce matin : Je marche dans l'eau, donc je dépiste les chiens.

Il fit plus : il reprit pied, sur la même rive, tira ses chaussettes afin de pouvoir mettre ses pieds mouillés directement dans ses souliers, laissa chaussettes et fusil, et fit une courte promenade :

« Comme ça, ils n'y comprendront rien. » Après quoi, étant revenu à son point de départ, mais par l'eau, il ramassa chaussettes et fusil, et redescendit le cours de la Braîche, passant devant sa première étape, sa première « cache », sans hâter sa tâtonnante marche. Il écouta : ni voix humaines, ni abois de chiens.

Il suivit la rivière durant un bon moment, presque une demi-heure, attendant tout simplement l'inspiration. Il n'avait pas un instant de regret, il s'amusait. Il se rendait compte maintenant qu'autrefois il aurait pu faire un évadé très passable. Mais il ne s'était jamais donné cette peine. S'évadent ceux qui sont coupables. Lui avait été de prison en prison par un long concours d'injustices en chaîne. Jusqu'à cette nuit encore, il en souffrait. Il en souffrait même si fortement qu'il n'avait jamais eu un geste, sinon le moindre geste aurait été trop violent. On notait, sur ses fiches : Élément extrêmement passif.

Passif ? Ah ! ce matin, ses souliers à la main, il riait du mot passif ! Un qui désormais savait à quoi s'en tenir, c'était le Président... Passif...

Il aperçut un mince pont, et son premier mouvement fut de reculer. Puis il réfléchit. C'est si différent de voir les choses d'en haut ou d'en bas, en poursuivi ou en promeneur...

Il alla jusqu'à ce pont et se blottit dessous. Un pont, c'est l'ouvrage des hommes. Désormais, il avait tué un homme. Il faillit dire : « C'est embêtant »... Le mot convenait. Mon Dieu, est-ce que ce salaud de Président n'allait pas bientôt lui fichier la paix ?

— Il est mort, il est mort. Même si les autres me recherchent, il n'en est pas moins mort. C'est tout ce que je voulais.

Il devait se le répéter. Quelque chose clochait. Il n'aurait su dire quoi. Parallèlement, sa pensée poursuivait d'autres buts : Ce petit pont, c'est le chemin traversier qui, par Batanier, relie Campan et le gros village d'Assertes. Toute la région doit être folle. Ou peut-être, ils ne savent rien.

Il regarda sa montre : un peu plus de six heures. En refaisant le chemin de Batanier à Assertes, il avait entrevu dans sa mémoire le Café de la Charrue, avec sa boulangerie accotée, et il eut soudain une envie folle de manger des petits pains au lait.

— Complètement idiot, se répondit-il.

Mais cela n'enleva rien à son envie.

Qui lui venait d'avoir longtemps marché dans l'eau.

Maintenant il savait ce qu'il allait faire : laisser le fusil là-dessous, et sauter, en s'attrapant des mains à la poutre, puis au tablier, se rétablir au garde-fou, et se trouver au milieu du pont. Aucune piste. Merveilleux.

Il fit comme il avait calculé, et se trouva marcher sur un joli chemin blanc. Ses mains brûlaient, ses pieds aussi ; les mains, d'être un peu râpées par le bois, les pieds, d'avoir fait une réaction après ce long temps dans l'eau froide.

— Si j'arrive avant sept heures et quart (j'arriverai bien avant sept heures et quart)... la radio n'aura encore rien dit.

Il songea aux journaux. Mais les journaux de la grande ville, les journaux de La Bourdonay n'arrivaient peut-être que dans la matinée. L'important, c'était de manger des petits pains au lait.

La boulangère le regarda à peine. Il avait préparé sa monnaie pour un sac de six petits pains. Il partit en direction d'Assertes, bien visible sur la route blanche, et, à la première courbe, il tira par un champ, profitant d'une avoine très haute, qu'il longea, courbé, jusqu'à une haie, où il se donna, à l'aide d'un bâton, l'air d'un citadin qui cherche des champignons comme un étourdi.

Parce qu'il savait que les campagnes sont pleines d'yeux. Il entendait, sur la colline, le cliquetis d'une faucheuse, et plus loin, de temps à autre, le bruit d'une pierre sur le tranchant d'une faux : Frop-frap. Frop-frap, frop...

Il sentit que le ruisseau descendait vers la Braîche, et comme il l'avait fait plus tôt, il se remit à marcher dans la rivière, aussitôt qu'il l'eût rejointe.

De plus en plus, un point se précisait dans sa tête : Il faut que je leur donne à croire que je suis là, que je reste là, que j'y ai un, deux, trois gîtes...

Le jeu commençait de l'amuser. Les petits pains lui avaient redonné goût à la civilisation des hommes. Il en mangerait encore ailleurs, bien des fois, en homme libre.

Véritablement, il était ce matin un homme « libre »... Depuis l'enfance, il n'avait plus éprouvé un sentiment de délivrance aussi marqué. Il promenait avec lui la joie rayonnante d'un certain coup de fusil qui avait tué son persécuteur.

Ce n'est pas un simple mot de roman d'aventures lu en prison : L'un de nous doit renoncer à la lumière du soleil.

— Eh bien ! voilà qui est fait.

Il lui semblait avoir abattu un grand arbre qui depuis toujours lui aurait masqué la vue.

L'idée que le Président commençait à pourrir lui donna une intense joie :

— J'aurais dû, se dit-il, acheter aussi des petits pains décorés de sucre...

Un si beau coup de fusil valait bien ça.



### III

**A**VEC un brin d'herbe, le petit garçon plongeait dans un trou de grillon. Il y avait quelques minuscules crottes, sur l'esplanade de déblais.

— Donc il est là.

Riquet sentit la bête, agacée, mordre le brin d'herbe. Il insista, et bientôt la bête sortit, à reculons. Riquet mit son pouce sur l'entrée du trou. La bestiole vit cette ombre gigantesque qui faisait un mouvement, tenta de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre, et, rencontrant ce pouce d'enfant, fit un bond de côté. Alors Riquet mit ses mains en conque. Un instant plus tard, la bête grattait, à grand bruit, dans une boîte d'allumettes vide, et le petit garçon, debout sur la plaine, la boîte contre son oreille, écoutait le vacarme du grillon.

Un homme passa, lentement, portant ses mains à bout de bras comme d'énormes choses mortes, lourdes certainement, peut-être douloureuses. Il regardait le sol, devant ses pieds, comme on le fait dans les campagnes à compter d'un certain âge, où plus rien ne vous allège. Riquet, souriant, le salua, au passage :

— ... 'jour m'sieu Gavonet !

L'autre chercha au fond de sa gorge des sons inhumains et, regardant le gamin de ses yeux sans couleur, sous le chapeau informe :

— 'dieu, petit.

Et déjà il était passé, lourd, implacable comme le Destin. Le moment venu, il se présenterait spontanément – chose infiniment rare et presque improbable – et jurerait qu'il avait vu le petit Froment, Henri, dit Riquet Froment... jouant avec une boîte d'allumettes. Et il ajouterait (ce qui allait aggraver sa déposition aux yeux des enquêteurs perplexes) que « ... le petit avait pourtant l'air bien brave ». Ce qui fit qu'un monsieur des villes aussitôt déchaîné déclara :

— Ce sont les pires. Nous ne nous méfierons jamais assez de ces enfants à tête d'ange. Celui-ci dissimule. Je crois, pour ma part, le cas clair et sans espoir... Il aura tout feint : la stupeur, les larmes, le repentir. Cet être-là n'a pas de cœur.

— Oh, monsieur l'expert... huit ans.

— L'âge n'y fait rien : on a ou on n'a pas un cœur.

C'était trente-sept ans plus tôt. Le même soleil. Le même monde. À peu de kilomètres près, le même décor, un peu plus tard dans l'année. C'est pourquoi les foins étaient faits, les moissons rentrées, les champs de pommes de terre tristes de fanes... et les grillons attardés, une rareté qui vaut qu'un petit garçon rôde, par-delà les dernières maisons du village.

Riquet promena sa boîte d'allumettes dans ce temps sans limites d'un après-midi d'été. Un vent séchard poussait devant lui, par bouffées, l'air surchauffé. Après quoi, il y avait comme des vides irrespirables, puis d'inattendues nappes de fraîcheur.

Pour finir, à force de secouer le grillon, il dut le tuer à demi, car la bête désormais ne grattait plus. Alors Riquet profita d'un fossé, il ouvrit la boîte tournée à l'envers, le grillon tomba dans l'ombre fraîche, et le petit garçon eut la conscience apaisée. Il regarda bien, et jusqu'au fond de sa boîte, pour voir si le grillon n'avait pas oublié une de ses pattes, puis il introduisit cette boîte pour lui précieuse sous sa marinière bleu et blanc, à même la peau. La marinière faisait chemise dans la culotte de toile et, grâce à la ceinture de cuir, formait cette vaste poche où les petits garçons mettent tout ce qui leur tient à cœur dans le moment.

Si Riquet avait eu un mouchoir, ce mouchoir aurait formé une bosse, et cette bosse aurait neutralisé la forme de la boîte d'allumettes, sous la laine. Tandis qu'ainsi on voyait parfaitement que le garçon promenait sur son estomac une boîte d'allumettes.

Riquet rencontra plusieurs personnes, femmes et hommes, et toujours il salua nonchalamment, au passage. Puis, se souvenant qu'il y aurait à la nuit tombante des « vert-luisant » dans une certaine haie d'un certain chemin creux, il tira sur la gauche, retournant vers la solitude, au lieu d'aller manger. (Mais ça, c'était une autre histoire, et chaque jour sa pauvre mère lui répétait, lasse et décoiffée :

« Riquet, ne viens pas n'importe quand. Tu sais les heures. Nous mangeons à sept heures. »

C'était une femme qui avait eu trop de malheurs, et qui n'était pas de taille à les supporter.)

C'est ainsi que, poussé par sa mauvaise conscience, Riquet traversa la haie. Il était ivre de grand air, et la faim, dont il ne se rendait pas compte, augmentait cette ivresse. Il dormait debout, ne sachant plus si ce qu'il voyait était vérité ou songerie.

Il y avait là-bas, semblait-il, un homme. Cet homme remuait rapidement, sans aucun bruit, merveilleusement. Comme aurait pu faire un gigantesque papillon qui ne s'arrête jamais de faire tourner ses ailes, et qu'on voit danser devant une treille de glycine.

Et puis, dans la nuit pas encore faite, cette ombre d'homme transparente dans l'ombre un peu plus forte d'une vaste paillère offrait quelque chose d'irréel. Là, au sol, l'ombre avait une couleur de froc et de fumée; là-haut, contre le toit, le ciel était jaune, et d'une transparence de reflet.

Brusquement il y eut en plusieurs points de l'ombre une belle lueur orangée, et Riquet, absolument émerveillé, se porta en avant, juste comme l'homme tout noir dans la contre-lueur venait vers lui, le bousculant. Riquet tomba. L'homme avait fui déjà vers la haie, cependant que Riquet croyait lui avoir dit :

— Monsieur Armand, ça brûle... Dites! Est-ce que ça brûle?

C'était « Monsieur Armand ».

De ça, il était absolument certain. S'il connaissait les gens, lui, Riquet? Il en haussait les épaules, parce qu'il était un tout petit garçon, pas encore vieilli... De jour comme de nuit, il aurait pu dire le

nom de chaque villageois. D'ailleurs il tenterait de le dire, et de se faire comprendre. Encore quelques jours et il ne serait plus qu'un vieillard, hébété, comprenant que parler ne sert à rien.

Comment expliquer !

Surtout que – c'est vrai encore, il en convenait, il en conviendrait sa vie durant – surtout qu'ensuite il y avait des trous. Ainsi, quand on lui disait :

— Mais si ce que tu racontes est vrai... c'était le tout petit commencement, le début de cet incendie... Tu aurais couru, tu l'éteignais... Et même si tu ne l'éteignais pas... Tu faisais le tour de la grange ! Tu arrivais chez les Macheux... Tu leur disais : venez vite, il y a le feu...

Comment dire aux gens, surtout quand ils sont de mauvaise foi, des choses qu'on ne peut déjà pas se dire à soi ; qu'on ne formule pas ; qu'on sent... qu'on éprouve.

— Je suis resté là parce que c'était beau.

Mais non... C'est trente ans plus tard qu'il se dira les choses ainsi, parce qu'il y a maintenant des mots pour exprimer ce souvenir ; mais ce soir-là... Il était resté là, dans une hypnose.

Les quatre ou cinq foyers cherchaient à se rejoindre, comme font les gouttes de pluie sur une vitre (autre jeu de rêveur où Riquet, maître de rêve et d'évasion, s'était spécialisé depuis longtemps). Les flammes, premièrement intermittentes, hautes et tout à coup rompues, léchaient la nuit, vissaient leurs festons jaunes, bleuisaient à la pointe, haletaient comme les chiens qui ont trop couru. Pendant quelques secondes, elles tissèrent une

muraille qui se rompit, s'écroula, revint presque à rien. Ce devait être un changement de vent ; car ensuite il y eut un ronflement profond qui terrifia le petit garçon, l'empêchant même d'avalier sa salive.

Et très vite, les premiers écroulements de braise, éparpillant des escarbilles jusque dans le ciel encore pâle.

Il voyait bien qu'il aurait dû partir ! Qu'il allait être grondé par sa mère... Mais le spectacle grandiose le retenait là, rivé au sol, assis sur ses étroites petites fesses et cependant prêt à bondir s'il l'avait fallu.

Il y eut des cris humains... des ombres noires... la cloche de l'église, la grosse, celle qui sonne la basse... Des gens arrivaient.

— Riquet, que fais-tu ici... Ta maman te cherche... C'est affreux... Pas encore assuré... Les pompiers n'arrivent pas !... Et où prendre l'eau, avec ce temps si sec depuis des semaines !...

On entendit aussi des commandements nets, comme à l'exercice :

— Course numéro deux...

Et une voix qui répétait l'ordre :

— Course numéro deux...

Riquet, toujours à son hypnose, et furieux de tous ces gens qui formaient une haie noire devant le brasier, Riquet ne bougeait pas encore : Inutile que je rentre... maman est sûrement ici...

— Tenez... le voilà !

— Riquet, cria la pauvre femme qui se porta en avant du gendarme et de deux autres hommes... Riquet, qu'as-tu fait ?

Il n'avait toujours pas bougé. Mais il reçut ce cri comme si on lui avait passé en plein hiver une chemise sortie de la rivière.

Il y a un instinct hors d'âge, dans les êtres, qui les avertit des blessures inguérissables.

Qu'as-tu fait ?

Sa mère était devant lui, baissée sur un genou, lui frottant le dessus de la tête, reprenant sa main, la portant à sa propre tête pour essayer de mettre en place cette mèche de cheveux qu'elle relevait depuis toujours.

— Riquet, qu'as-tu fait ?

Était-ce même la peine de répondre comme il le fit :

— Mais rien ! maman, rien, je t'assure. Je regarde.

— Mon pauvre Riquet... Où avais-tu la tête?... Allons, allons ! Réponds !

Le gendarme intervint : il avait une voix fluette dans son grand corps :

— Vous pourriez peut-être aussi le féliciter, madame Froment, pendant que vous y êtes...

Et le monsieur inconnu qui parlait comme un Parisien :

— Si vous croyez qu'il va vous répondre... Il n'est que de le regarder pour se rendre compte que c'est un endurci... Pas une larme, pas un mot de regret.

Riquet détesta sa mère d'être une femme effondrée, qui pleurait devant des hommes :

— Mais je vous assure que ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, ce n'est pas lui...

Il y avait maintenant un attroupement autour d'eux. Prudents comme toujours, dès qu'il y a la présence d'un gendarme, les gens se tenaient en retrait de lui : pour voir sans être vus.

— Ce n'est pas moi, c'est Monsieur Armand... dit enfin, très lentement, Riquet qui paraissait sortir d'une léthargie. D'ailleurs les mots venaient mal, difficilement.

— Répète un peu, dit le gendarme (d'un ton menaçant).

— Vous voyez bien que vous l'affolez, dit la mère. Il est tout petit, tout petit...

— Je pourrais supporter pas mal de choses, dit le gendarme, mais pas les mensonges.

— Croyez-moi, dit l'homme qui parlait comme un Parisien... ceci est un aveu ; les enfants ne disent jamais directement « c'est moi ». Jamais. Cependant, dès l'instant qu'ils accusent quelqu'un, dès qu'ils font un choix... *c'est un transfert*. Ce polisson...

— Oh, polisson, dit le gendarme...

— Ce polisson admire, je pense, énormément celui qu'il appelle Monsieur Armand. En disant : « C'est Monsieur Armand », il entend dire « c'est moi »... C'est moi et voilà ce que je ferais si j'étais Monsieur Armand. Voilà ce que j'ai fait, qui m'égale, d'un seul coup, à Monsieur Armand.

» C'est très simple, dit encore le Parisien... Les enfants ? Je les connais mieux qu'eux-mêmes. Ils n'ont plus de secrets pour moi... Alors, mon petit bonhomme!... Cela te gêne que je t'aie percé à jour ?

Il s'était avancé, en disant cela, et froidement jovial, il posa la paume de ses mains sur le ventre et sur le dos de Riquet, qu'il secoua comme s'il plaisantait.

— Que vous disais-je – ajouta-t-il aussitôt... Monsieur le gendarme, approchez. Madame, constatez (on eut dit un prestidigitateur qui secoue ses manchettes «rien dans les mains, rien dans les poches... bien vu, bien compris...»). Et voilà, dit-il.

Riquet voulut se dérober. Sa propre mère le retint par l'épaule, et déjà le monsieur avait plongé sa main dans l'encolure de la marinière, et l'avait retirée, et tenait entre le pouce et l'index une boîte d'allumettes avec un soleil orange dessus, qu'il présentait comme une carte à jouer.

Il y eut un silence. On entendit à nouveau les bruits de l'incendie, par-dessus le cercle des spectateurs... Un char qui roulait, une poutre qui craquait...

— Je l'ai sentie sous le lainage, dès que j'ai touché le petit bonhomme, disait le Parisien, absolument délirant. C'est une preuve qui, je crois, se passe de commentaires...

Le gendarme tendit sa main, grosse comme une épaule de mouton. Le monsieur y posa la boîte, comme si elle eût été fragile.

— Elle est vide, dit le gendarme...

C'était un brave homme. C'était un père de famille. C'était un homme qui avait tant vu de gosses, partout, et ce petit Riquet ici présent, comme il se le disait dans sa tête, lui faisait un peu l'effet d'un chevreau qu'on assassine...

— Mais naturellement qu'elle est vide, dit le Parisien... Il eut un sourire à la ronde, qui montrait ses dents d'or, avant de poursuivre :

— Elle est vide, et c'est une preuve de plus, s'il en était besoin. Je vous montrerai dix auteurs, vingt auteurs, toutes les plus éminentes sommités qui se sont penchées sur le problème de la psychologie de l'incendiaire, du pyromane... Le geste est classique. Demain, au matin, nous devons retrouver, aux limites de l'incendie... si un malheureux ignorant n'a pas piétiné stupidement mes preuves... nous devons retrouver un petit tas d'allumettes brûlées ensemble : on met le feu, posément... Ensuite... gagné par le lyrisme... on vide la boîte. C'est un rite. Un geste propitiatoire... N'est-ce pas, mon petit, que tu as vidé la boîte ?

— Oui, dit Riquet faiblement... Il y avait un grillon dedans.

Et il ajouta, dans un souffle, mais chacun l'entendit :

— Même que j'avais peur qu'il y ait laissé une jambe...

— Vous n'en tirerez plus rien, dit le Parisien. Désormais il simulera l'imbécillité.

Et lui-même s'enfonça dans la nuit. Le Destin n'avait plus besoin de lui.